



Tout est achevé.

La mère douloureuse tient sur ses genoux le bel enfant qu'elle avait vu grandir. Descendue de la croix, sa dépouille va être confiée très vite à la nuit du sépulcre. Car il faut se hâter. Le sabbat va commencer. Mais pendant un instant, le temps s'est arrêté. Le silence pesant enveloppe cette terre que le Fils avait tant aimée. Oui, il est mort le bel enfant dont la lumineuse présence avait nimbé de son éclat la grotte de Bethléem. Il est mort le bel adolescent de Nazareth, magnifique promesse d'avenir, dont la prévenance lumineuse éclairait si discrètement la longue suite des heures du quotidien. Il est mort le jeune maître dont la parole de feu faisait danser les infirmes et ouvrait les yeux des aveugles à la lumière. Il est mort celui que l'on découvrait comme le Fils bien aimé d'un Dieu à la tendresse immense.



La mère le regarde intensément. Visage douloureux et serein, sa douleur est intérieure et pudique. Mes mots ne sauraient exprimer cela. Combien de mères, ce soir, tiennent-elles ainsi sur leurs genoux la dépouille de l'enfant dont la mort absurde a fauché la jeune existence ?

D'un seul bloc de marbre, le jeune artiste, à l'âge de 23 ans, fit jaillir jadis cette représentation saisissante de la mère. Pourquoi Marie est-elle si jeune ? Peut-être parce que son visage est empreint de cette jeunesse éternelle à laquelle notre humanité est promise au-delà de l'absurdité de la mort ? Peut-être aussi, comme le confiait l'artiste lui-même, parce que sa pureté de cœur ne peut que marquer pour toujours la fraîcheur de son visage. Marie n'est-elle pas le reflet d'une humanité à venir promise à la lumière de sa résurrection ? Peut-être devine-t-elle aussi qu'au-delà de la

souffrance, la réalité douloureuse de la mort de son fils n'est pas seulement le mur absurde contre lequel se fracasse l'existence, mais une porte qui, le troisième jour, s'ouvrira sur la lumière.



Marie, dans le geste de toutes les mères, retient contre elle avec tendresse ce corps maintenant sans vie. Mais l'enfant est grand. Il lui faut mobiliser toutes ses jeunes forces pour retenir de sa main crispée le corps de son fils. La foi n'élude pas l'énigme du mal ni la crispation de la souffrance face à l'absurde. La confiance en Dieu ne supprime pas la force de l'arrachement. Cette vie à la fois achevée et inachevée est entre ses bras comme une terrible question. Pourquoi ? Pourquoi la liberté humaine s'acharne-t-elle à détruire et tuer, torturer et dégrader ?



L'autre main, déjà, dit autre chose. C'est la main gauche, la main du cœur. Avec la paume ouverte, l'index tendu, le majeur ainsi que l'annulaire légèrement repliés, attestent de la nature douce et charitable de la Vierge Marie. La main se tend déjà pour signifier le pardon. Le fils avait eu cette parole : « *Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font...* » Oui, déjà le pardon est offert, même si la crispation des deux derniers doigts exprime aussi l'immensité du malheur. Dieu n'exige pas de vengeance



Qu'un bloc de marbre informe pris dans la nature ait atteint une perfection, cela étonne depuis des siècles. Comment ne pas se souvenir de la curiosité d'un enfant qui voyait chaque jour un sculpteur dans son atelier tailler patiemment un bloc comme celui-ci ? Le travail était beau, l'enfant aimait s'asseoir en silence et contempler la passion à l'œuvre de l'artiste. Mais il ne comprenait pas très bien le sens que pouvait avoir tous ces coups de ciseaux sur le roc. Et puis un jour apparut la composition dans toute sa beauté, un visage simple, pur et beau. Alors, avec toute son innocence, l'enfant avait demandé au sculpteur : « *Dis, comment savais-tu qu'il y avait ce visage enfermé dans ce bloc de pierre ?* »

Dieu agit ainsi en nous. Les événements nous façonnent. Il sait creuser droit avec les signes courbes de notre vie.



Mais regardons mieux encore. Marie porte-t-elle seulement le corps sans vie d'un enfant devenu trop lourd, ce corps du Christ posé en diagonale sur ses genoux ?



Normalement, c'est vrai, sa main gauche devrait le soutenir aussi. Mais il n'en est rien. Son geste peut aussi être lu comme une invitation. Oui, contre toute logique, ce geste incite son fils à se lever. C'est qu'elle ne doute pas une seconde, Marie, que la vie qui avait pris forme en elle lors de la visite de l'ange, que cette vie qu'elle avait fait naître à Bethléem, que cette vie allait se poursuivre toujours. Porteuse de la vie, elle prépare son fils à cette nouvelle naissance qui nous est promise à tous. L'éternité s'invite au-delà de l'absurde de la mort.



Alors, ce corps sans vie, elle le pousse pour que la nouvelle naissance vienne l'animer au-delà de tous les possibles, au-delà de tous les raisonnables. Ce corps supplicié, trois fois brisé, qui s'est abandonné à la mort, semble seulement endormi dans une infinie dignité. Cela, ses bourreaux n'ont pas pu le lui prendre. Il avait pris sur lui tous les péchés du monde, il a accepté le choc frontal avec le mal qui l'a broyé. Les bras pendent maintenant, abandonnés comme l'enfant en sommeil qu'il fut jadis. Le don est achevé et accepté. Tout est accompli. Restent ces paroles vertigineuses laissées comme un testament : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* ».



Va mon enfant, après le temps du silence et du sommeil, tu te lèveras. Cette nuit, c'est le temps de l'attente. Le temps s'est suspendu. Dieu a

quitté sa toute-puissance pour venir s'aventurer au plus profond de l'humanité.



Que ce silence devienne prière, avec toi Marie. Que ton doux visage soit pour nous le signe anticipé de l'espérance que demain nous célébrerons ensemble lorsque la nuit deviendra lumière.